

SABINE.

De Lucrèce.

DORANTE, après l'avoir lu.

Dis-lui que j'y viendrai.

Sabine rentre, et Dorante continue.

Doute encore, Cliton,

A laquelle des deux appartient ce beau nom ?

Lucrèce sent sa part des feux qu'elle fait naître,

Et me veut cette nuit parler par sa fenêtre.

Dis encor que c'est l'autre, ou que tu n'es qu'un sot.

Qu'aurait l'autre à m'écrire, à qui je n'ai dit mot ?

CLITON.

Monsieur, pour ce sujet n'ayons point de querelle ;

Cette nuit, à la voix, vous saurez si c'est elle.

DORANTE.

Coule-toi là dedans, et de quelqu'un des siens

Sache subtilement sa famille et ses biens.

SCÈNE VIII. — DORANTE, LYCAS.

LYCAS, lui présentant un billet.

Monsieur.

DORANTE.

Autre billet.

Il continue après avoir lu tout bas le billet.

J'ignore quelle offense

Peut d'Alcippe avec moi rompre l'intelligence ;

Mais n'importe, dis-lui que j'irai volontiers.

Je te suis.

Lycas rentre, et Dorante continue seul.

Je revins hier au soir de Poitiers,

D'aujourd'hui seulement je produis mon visage,

Et j'ai déjà querelle, amour et mariage.

Pour un commencement ce n'est point mal trouvé.

Vienne encore un procès, et je suis achevé.

Se charge qui voudra d'affaires plus pressantes,

Plus en nombre à la fois et plus embarrassantes,

Je pardonne à qui mieux s'en pourra démêler.

Mais allons voir celui qui m'ose quereller.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — DORANTE, ALCIPPE, PHILISTE.

PHILISTE.

Oui, vous faisiez tous deux en hommes de courage,

Et n'aviez l'un ni l'autre aucun désavantage.

Je rends grâce au ciel de ce qu'il a permis

Que je sois survenu pour vous refaire amis,

Et que, la chose égale, ainsi je vous sépare :

Mon heur en est extrême, et l'aventure rare.

DORANTE.

L'aventure est encor bien plus rare pour moi,

Qui lui faisais raison sans avoir su de quoi.

Mais, Alcippe, à présent, tirez-moi hors de peine.

Quel sujet aviez-vous de colère ou de haine ?

Quelque mauvais rapport m'aurait-il pu noircir ?

Dites ; que devant lui je vous puisse éclaircir.

ALCIPPE.

Vous le savez assez.

DORANTE.

Plus je me considère,

Moins je découvre en moi ce qui vous peut déplaire.

ALCIPPE.

Eh bien ! puisqu'il vous faut parler plus clairement,

Depuis plus de deux ans j'aime secrètement ;

Mon affaire est d'accord, et la chose vaut faite ;

Mais, pour quelque raison, nous la tenons secrète.

Cependant à l'objet qui me tient sous sa loi,

Et qui sans me trahir ne peut être qu'à moi,

Vous avez donné bal, collation, musique ;

Et vous n'ignorez pas combien cela me pique,

Puisque, pour me jouer un si sensible tour,

Vous m'avez, à dessein, caché votre retour,

Et n'avez aujourd'hui quitté votre embuscade
Qu'afin de m'en conter l'histoire par bravade.
Ce procédé m'étonne, et j'ai lieu de penser
Que vous n'avez rien fait qu'afin de m'offenser.

DORANTE.

Si vous pouviez encor douter de mon courage,
Je ne vous guérirais ni d'erreur ni d'ombrage.
Et nous nous reverrions si nous étions rivaux ;
Mais, comme vous savez tous deux ce que je vauz,
Écoutez, en deux mots, l'histoire démêlée ;
Celle que cette nuit sur l'eau j'ai régälée
N'a pu vous donner lieu de devenir jaloux,
Car elle est mariée et ne peut être à vous ;
Depuis peu pour affaire elle est ici venue,
Et je ne pense pas qu'elle vous soit connue.

ALCIPPE.

Je suis ravi, Dorante, en cette occasion,
De voir sitôt finir notre division.

DORANTE.

Alcippe, une autre fois donnez moins de croyance
Aux premiers mouvements de votre défiance ;
Jusqu'à mieux savoir tout sachez vous retenir,
Et ne commencez plus par où l'on doit finir.
Adieu ; je suis à vous.

SCÈNE II. — ALCIPPE, PHILISTE.

PHILISTE.

Ce cœur encor soupire ?

ALCIPPE.

Hélas ! je sors d'un mal pour tomber dans un pire.
Cette collation, qui l'aura pu donner ?
A qui puis-je m'en prendre ? et que m'imaginer ?

PHILISTE.

Que l'ardeur de Clarice est égale à vos flammes,
Cette galanterie était pour d'autres dames.
L'erreur de votre page a causé votre ennui ;
S'étant trompé lui-même, il vous trompe après lui.
J'ai tout su de lui-même et des gens de Lucrèce.
Il avait vu chez elle entrer votre maîtresse ;

Mais il n'avait pas su qu'Hippolyte et Daphné,
Ce jour-là, par hasard, chez elle avaient diné.
Il les en voit sortir, mais à coiffé abattue,
Et, sans les approcher, il suit de rue en rue ;
Aux couleurs, au carrosse, il ne doute de rien ;
Tout était à Lucrèce, et le dupe si bien,
Que, prenant ces beautés pour Lucrèce et Clarice,
Il rend à votre amour un très-mauvais service.
Il les voit donc aller jusques au bord de l'eau,
Descendre de carrosse, entrer dans un bateau ;
Il voit porter des plats, entend quelque musique,
A ce que l'on m'a dit, assez mélancolique ;
Mais cessez d'en avoir l'esprit inquieté,
Car enfin le carrosse avait été prêté ;
L'avis se trouve faux, et ces deux autres belles
Avaient en plein repos passé la nuit chez elles.

ALCIPPE.

Quel malheur est le mien ! Ainsi donc, sans sujet,
J'ai fait ce grand vacarme à ce charmant objet !

PHILISTE.

Je ferai votre paix. Mais sachez autre chose.
Celui qui de ce trouble est la seconde cause,
Dorante, qui tantôt nous en a tant conté
De son festin superbe et sur l'heure apprêté,
Lui qui, depuis un mois nous cachant sa venue,
La nuit, *incognito*, visite une inconnue,
Il vint hier de Poitiers, et, sans faire aucun bruit,
Chez lui paisiblement a dormi toute nuit.

ALCIPPE.

Quoi ! sa collation ?...

PHILISTE.

N'est rien qu'un pur mensonge ;
Ou, quand il l'a donnée, il l'a donnée en songe.

ALCIPPE.

Dorante, en ce combat si peu prémédité,
M'a fait voir trop de cœur pour tant de lâcheté.
La valeur n'apprend point la fourbe en son école ;
Tout homme de courage est homme de parole ;
A des vices si bas il ne peut consentir,
Et fuit plus que la mort la honte de mentir.
Cela n'est point.

PHILISTE.

Dorante, à ce que je présume,
Est vaillant par nature et menteur par coutume.
Ayez sur ce sujet moins d'incrédulité,
Et vous-même admirez notre simplicité.
A nous laisser duper nous sommes bien novices :
Une collation servie à six services,
Quatre concerts entiers, tant de plats, tant de feux,
Tout cela cependant prêt en une heure ou deux,
Comme si l'appareil d'une telle cuisine
Fût descendu du ciel dedans quelque machine.
Quiconque le peut croire ainsi que vous et moi,
S'il a manque de sens, n'a pas manque de foi.
Pour moi, je voyais bien que tout ce badinage
Répondait assez mal aux remarques du page;
Mais vous?

ALCIPPE.

La jalousie aveugle un cœur atteint,
Et, sans examiner, croit tout ce qu'elle craint.
Mais laissons là Dorante avecque son audace;
Allons trouver Clarice, et lui demander grâce;
Elle pouvait tantôt m'entendre sans rougir.

PHILISTE.

Attendez à demain, et me laissez agir;
Je veux par ce récit vous préparer la voie,
Dissiper sa colère et lui rendre sa joie.
Ne vous exposez point, pour gagner un moment,
Aux premières chaleurs de son ressentiment.

ALCIPPE.

Si du jour qui s'enfuit la lumière est fidèle,
Je pense l'entrevoir avec son Isabelle.
Je suivrai tes conseils, et fuirai son courroux
Jusqu'à ce qu'elle ait ri de m'avoir vu jaloux.

SCÈNE III. — CLARICE, ISABELLE.

CLARICE.

Isabelle, il est temps, allons trouver Lucrèce.

ISABELLE.

Il n'est pas encor tard, et rien ne vous en presse.

Vous avez un pouvoir bien grand sur son esprit :
A peine ai-je parlé, qu'elle a sur l'heure écrit.

CLARICE.

Clarice à la servir n'en serait pas moins prompte.
Mais dis, par sa fenêtre as-tu bien vu Géronte ?
Et sais-tu que ce fils qu'il m'avait tant vanté
Est ce même inconnu qui m'en a tant conté ?

ISABELLE.

A Lucrèce avec moi je l'ai fait reconnaître;
Et sitôt que Géronte a voulu disparaître,
Le voyant resté seul avec un vieux valet,
Sabine à nos yeux même a rendu le billet.
Vous parlerez à lui.

CLARICE.

Qu'il est fourbe, Isabelle !

ISABELLE.

Eh bien ! cette pratique est-elle si nouvelle ?
Dorante est-il le seul qui, de jeune écolier,
Pour être mieux reçu s'érige en cavalier ?
Que j'en sais comme lui qui parlent d'Allemagne,
Et, si l'on veut les croire, ont vu chaque campagne;
Sur chaque occasion tranchent des entendus,
Content quelque défaite et des chevaux perdus ;
Qui, dans une gazette apprenant ce langage,
S'ils sortent de Paris, ne vont qu'à leur village,
Et se donnent ici pour témoins approuvés
De tous ces grands combats qu'ils ont lus ou rêvés !
Il aura cru sans doute (ou je suis fort trompée)
Que les filles de cœur aiment les gens d'épée ;
Et, vous prenant pour telle, il a jugé soudain
Qu'une plume au chapeau vous plaît mieux qu'à la main.
Ainsi donc, pour vous plaire, il a voulu paraître,
Non pas pour ce qu'il est, mais pour ce qu'il veut être,
Et s'est osé promettre un traitement plus doux
Dans la condition qu'il veut prendre pour vous.

CLARICE.

En matière de fourbe il est maître, il y pipe ;
Après m'avoir dupée, il dupe encor Alcippe.
Ce malheureux jaloux s'est blessé le cerveau
D'un festin qu'hier au soir il m'a donné sur l'eau.
Juge un peu si la pièce a la moindre apparence !

Alcippe cependant m'accuse d'inconstance,
 Me fait une querelle où je ne comprends rien.
 J'ai, dit-il, toute nuit souffert son entretien;
 Il me parle de bal, de danse, de musique,
 D'une collation superbe et magnifique,
 Servie à tant de plats, tant de fois redoublés,
 Que j'en ai la cervelle et les esprits troublés.

ISABELLE.

Reconnaissez par là que Dorante vous aime.
 Et que dans son amour son adresse est extrême.
 Il aura su qu'Alcippe était bien avec vous,
 Et, pour l'en éloigner, il l'a rendu jaloux.
 Soudain à cet effort il en a joint un autre:
 Il a fait que son père est venu voir le vôtre.
 Un amant peut-il mieux agir en un moment
 Que de gagner un père et brouiller l'autre amant?
 Votre père l'agrée, et le sien vous souhaite;
 Il vous aime, il vous plaît : c'est une affaire faite.

CLARICE.

Elle est faite, de vrai, ce qu'elle se fera.

ISABELLE.

Quoi! votre cœur se change et désobéira?

CLARICE.

Tu vas sortir de garde et perdre tes mesures.
 Explique, si tu peux, encor ses impostures:
 Il était marié sans que l'on en sût rien;
 Et son père a repris sa parole du mien,
 Fort triste de visage et fort confus dans l'âme.

ISABELLE.

Ah! je dis à mon tour : Qu'il est fourbe, madame!
 C'est bien aimer la fourbe et l'avoir bien en main,
 Que de prendre plaisir à fourber sans dessein.
 Car, pour moi, plus j'y songe et moins je puis comprendre
 Quel fruit auprès de vous il en ose prétendre.
 Mais qu'allez-vous donc faire? et pourquoi lui parler?
 Est-ce à dessein d'en rire ou de le quereller?

CLARICE.

Je prendrai du plaisir du moins à le confondre.

ISABELLE.

J'en prendrais davantage à le laisser morfondre.

CLARICE.

Je veux l'entretenir par curiosité.
 Mais j'entrevois quelqu'un dans cette obscurité;
 Et si c'était lui-même, il pourrait me connaître:
 Entrons donc chez Lucrèce, allons à sa fenêtre,
 Puisque c'est sous son nom que je dois lui parler.
 Mon jaloux, après tout, sera mon pis-aller.
 Si sa mauvaise humeur déjà n'est apaisée,
 Sachant ce que je sais, la chose est fort aisée.

SCÈNE IV. — DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Voici l'heure et le lieu que marque le billet.

CLITON.

J'ai su tout ce détail d'un ancien valet.
 Son père est de la robe et n'a qu'elle de fille;
 Je vous ai dit son bien, son âge et sa famille.
 Mais, monsieur, ce serait pour me bien divertir,
 Si comme vous Lucrèce excellait à mentir.
 Le divertissement serait rare, ou je meure,
 Et je voudrais qu'elle eût ce talent pour une heure;
 Qu'elle pût un moment vous piper en votre art,
 Rendre conte pour conte, et martre pour renard:
 D'un et d'autre côté j'en entendrais de bonnes.

DORANTE.

Le ciel fait cette grâce à fort peu de personnes:
 Il y faut promptitude, esprit, mémoire, soins,
 Ne se brouiller jamais, et rougir encor moins.
 Mais la fenêtre s'ouvre, approchons.

SCÈNE V. — CLARICE, LUCRÈCE, ISABELLE, à la fenêtre;
 DORANTE, CLITON, en bas.

CLARICE, à Isabelle.

Isabelle,

Durant notre entretien, demeure en sentinelle.

ISABELLE.

Lorsque votre vieillard sera prêt à sortir,

Je ne manquerai pas de vous en avertir.

Isabelle descend de la fenêtre, et ne se montre plus.

LUCRÈCE, à Clarice.

Il conte assez au long ton histoire à mon père.
Mais, parle sous mon nom, c'est à moi de me taire.

CLARICE.

Êtes-vous là, Dorante?

DORANTE.

Oui, madame, c'est moi,

Qui veux vivre et mourir sous votre seule loi.

LUCRÈCE, à Clarice.

Sa fleurette pour toi prend encor même style.

CLARICE, à Lucrèce.

Il devrait s'épargner cette gêne inutile.
Mais m'aurait-il déjà reconnue à la voix?

CLITON, à Dorante.

C'est elle; et je me rends, monsieur, à cette fois.

DORANTE, à Clarice.

Oui, c'est moi qui voudrais effacer de ma vie
Les jours que j'ai vécu sans vous avoir servie.
Que vivre sans vous voir est un sort rigoureux!
C'est ou ne vivre point, ou vivre malheureux;
C'est une longue mort; et, pour moi, je confesse
Que, pour vivre, il faut être esclave de Lucrèce.

CLARICE, à Lucrèce.

Chère amie, il en conte à chacune à son tour.

LUCRÈCE, à Clarice.

Il aime à promener sa fourbe et son amour.

DORANTE.

A vos commandements j'apporte donc ma vie;
Trop heureux si pour vous elle m'était ravie!
Disposez-en, madame, et me dites en quoi
Vous avez résolu de vous servir de moi.

CLARICE.

Je vous voulais tantôt proposer quelque chose;
Mais il n'est plus besoin que je vous la propose,
Car elle est impossible.

DORANTE.

Impossible! ah! pour vous

Je pourrai tout, madame, en tous lieux, contre tous.

CLARICE.

Jusqu'à vous marier, quand je sais que vous l'êtes.

DORANTE.

Moi, marié! ce sont pièces qu'on vous a faites;
Quiconque vous l'a dit s'est voulu divertir.

CLARICE, à Lucrèce.

Est-il un plus grand fourbe?

LUCRÈCE, à Clarice.

Il ne sait que mentir.

DORANTE.

Je ne le fus jamais; et, si par cette voie,

On pense...

CLARICE.

Et vous pensez encor que je vous croie?

DORANTE.

Que le foudre à vos yeux m'écrase si je mens!

CLARICE.

Un menteur est toujours prodigue de serments.

DORANTE.

Non, si vous avez eu pour moi quelque pensée
Qui sur ce faux rapport puisse être balancée,
Cessez d'être en balance, et de vous défier
De ce qu'il m'est aisé de vous justifier.

CLARICE, à Lucrèce.

On dirait qu'il dit vrai, tant son effronterie
Avec naïveté pousse une menterie.

DORANTE.

Pour vous ôter de doute, agréez que demain,
En qualité d'époux, je vous donne la main.

CLARICE.

Hé! vous la donneriez en un jour à deux mille.

DORANTE.

Certes, vous m'allez mettre en crédit par la ville,
Mais en crédit si grand, que j'en crains les jaloux.

CLARICE.

C'est tout ce que mérite un homme tel que vous;
Un homme qui se dit un grand foudre de guerre,
Et n'en a vu qu'à coups d'écritoire ou de verre;
Qui vint hier de Poitiers, et conte à son retour
Que depuis une année il fait ici sa cour;

Qui donne toute nuit festin, musique et danse,
 Bien qu'il fait dans son lit passée en tout silence :
 Qui se dit marié, puis soudain s'en dédit.
 Sa méthode est jolie à se mettre en crédit !
 Vous-même apprenez-moi comme il faut qu'on le nomme.

CLITON, à Dorante.

Si vous vous en tirez, je vous tiens habile homme.

DORANTE, à Cliton.

Ne t'épouvante point, tout vient en sa saison.

A Clarice.

De ces inventions chacune a sa raison ;
 Sur toutes, quelque jour, je vous rendrai contente :
 Mais à présent je passe à la plus importante.
 J'ai donc feint cet hymen (pourquoi désavouer
 Ce qui vous forcera vous-même à me louer ?)
 Je l'ai feint, et ma feinte à vos mépris m'expose.
 Mais si de ces détours vous seule étiez la cause ?

CLARICE.

Moi ?

DORANTE.

Vous. Écoutez-moi. Ne pouvant consentir...

CLITON à Dorante.

De grâce, dites-moi si vous allez mentir.

DORANTE, à Cliton.

Ah ! je t'arracherai cette langue importune !

A Clarice.

Donc, comme à vous servir j'attache ma fortune,
 L'amour que j'ai pour vous ne pouvant consentir
 Qu'un père à d'autres lois voulût m'assujettir...

CLARICE, à Lucrèce.

Il fait pièce nouvelle, écoutons.

DORANTE.

Cette adresse

A conservé mon âme à la belle Lucrèce ;
 Et, par ce mariage au besoin inventé,
 J'ai su rompre celui qu'on m'avait apprêté.
 Blâmez-moi de tomber en des fautes si lourdes,
 Appelez-moi grand fourbe et grand donneur de bourdes ;
 Mais louez-moi du moins d'aimer si puissamment,
 Et joignez à ces noms celui de votre amant.
 Je fais par cet hymen banqueroute à tous autres ;

J'évite tous leurs fers pour mourir dans les vôtres ;
 Et, libre pour entrer en des liens si doux,
 Je me fais marié pour tout autre que vous.

CLARICE.

Votre flamme en naissant a trop de violence,
 Et me laisse toujours en juste défiance.
 Le moyen que mes yeux eussent de tels appas
 Pour qui m'a si peu vue et ne me connaît pas ?

DORANTE.

Je ne vous connais pas ! Vous n'avez plus de mère ;
 Périandre est le nom de monsieur votre père ;
 Il est homme de robe, adroit et retenu ;
 Dix mille écus de rente en font le revenu ;
 Vous perdit un frère aux guerres d'Italie ;
 Vous aviez une sœur qui s'appelait Julie.
 Vous connais-je à présent ? dites encor que non.

CLARICE, à Lucrèce.

Cousine, il te connaît, et t'en veut tout de bon.

LUCRÈCE, en elle-même.

Plût à Dieu !

CLARICE, à Lucrèce.

Découvrons le fond de l'artifice.

A Dorante.

J'avais voulu tantôt vous parler de Clarice,
 Quelqu'un de vos amis m'en est venu prier.
 Dites-moi, seriez-vous pour elle à marier ?

DORANTE.

Par cette question n'éprouvez plus ma flamme.
 Je vous ai trop fait voir jusqu'au fond de mon âme,
 Et vous ne pouvez plus désormais ignorer
 Que j'ai feint cet hymen afin de m'en parer.
 Je n'ai ni feux ni vœux que pour votre service,
 Et ne puis plus avoir que mépris pour Clarice.

CLARICE.

Vous êtes, à vrai dire, un peu bien dégoûté ;
 Clarice est de maison, et n'est pas sans beauté ;
 Si Lucrèce à vos yeux paraît un peu plus belle,
 De bien mieux faits que vous se contenteraient d'elle.

DORANTE.

Oui, mais un grand défaut ternit tous ses appas.

CLARICE.

Quel est-il, ce défaut?

DORANTE.

Elle ne me plaît pas ;

Et, plutôt que l'hymen avec elle me lie,
Je serai marié, si l'on veut, en Turquie.

CLARICE.

Aujourd'hui cependant on m'a dit qu'en plein jour
Vous lui serriez la main et lui parliez d'amour.

DORANTE.

Quelqu'un auprès de vous m'a fait cette imposture.

CLARICE, à Lucrèce.

Écoutez l'imposteur ; c'est hasard s'il n'en jure.

DORANTE.

Que du ciel...

CLARICE, à Lucrèce.

L'ai-je dit ?

DORANTE.

J'éprouve le courroux

Si j'ai parlé, Lucrèce, à personne qu'à vous !

CLARICE.

Je ne puis plus souffrir une telle impudence,
Après ce que j'ai vu moi-même en ma présence :
Vous couchez d'imposture, et vous osez jurer,
Comme si je pouvais vous croire ou l'endurer !
Adieu : retirez-vous, et croyez, je vous prie,
Que souvent je m'égaye ainsi par raillerie,
Et que, pour me donner des passe-temps si doux,
J'ai donné cette baie à bien d'autres qu'à vous.

SCÈNE VI. — DORANTE, CLITON.

CLITON.

Eh bien ! vous le voyez, l'histoire est découverte.

DORANTE.

Ah ! Cliton, je me trouve à deux doigts de ma perte.

CLITON.

Vous en avez sans doute un plus heureux succès,
Et vous avez gagné chez elle un grand accès.

Mais je suis ce fâcheux qui nuis par ma présence,
Et vous fais sous ces mots être d'intelligence.

DORANTE.

Peut-être ! Q'en crois-tu ?

CLITON.

Le peut-être est gaillard.

DORANTE.

Penses-tu qu'après tout j'en quitte encor ma part,
Et tiens tout perdu pour un peu de traverse ?

CLITON.

Si jamais cette part tombait dans le commerce,
Et qu'il vous vint marchand pour ce trésor caché,
Je vous conseillerais d'en faire bon marché.

DORANTE.

Mais pourquoi si peu croire un feu si véritable ?

CLITON.

A chaque bout de champ vous mentez comme un diable.

DORANTE.

Je disais vérité.

CLITON.

Quand un menteur la dit,

En passant par sa bouche elle perd son crédit.

DORANTE.

Il faut donc essayer si par quelque autre bouche
Elle pourra trouver un accueil moins farouche.
Allons sur le chevet rêver quelque moyen
D'avoir de l'incrédule un plus doux entretien.
Souvent leur belle humeur suit le cours de la lune ;
Telle rend des mépris qui veut qu'on l'importune.
Et, de quelques effets que les siens soient suivis,
Il sera demain jour, et la nuit porte avis.